

cessaires et sa langue exacte, faites le livre du peuple!... Quand vous aurez arraché définitivement des mains des masses les romans obscènes, et les ridicules élucubrations des sacristies, vous aurez achevé la ruine du passé et créé un monde nouveau que rien ne pourra faire rétrograder.

A l'enseignement du *Syllabus*... substituez l'enseignement de la raison!

C'est pour n'avoir pas su prendre cette route que l'Inde, tournant sans cesse dans un cercle vicieux entre le monothéisme et le polythéisme, rôle depuis quinze mille ans et plus sous les étreintes du prêtre.

CHAPITRE IV.

LA SECTE DES DJEINAS.

Peut-on déterminer avec certitude que les *Ἰουνοσσοφιστῶν* appartenaien au brahmanisme plutôt qu'au djeïnisme?

(6^e question, *Études indoues*. Congrès des orientalistes de septembre 1873, Paris.)

Les quelques pages que nous venons de consacrer très-sommairement aux croyances monothéistes de l'Inde ancienne, nous conduisent tout naturellement à l'étude du djeïnisme, qui va nous donner une preuve chronologique et philosophique incontestable de la certitude scientifique de nos opinions.

La secte des djeïnas est peu connue en Europe. Elle se composa à l'origine de tous les Indous qui, refusant de courber la tête devant les superstitions imposées à la foule par les brahmes, se réunirent pour protester contre le polythéisme grossier, qui fut la conséquence du despotisme sacerdotal.

Les djeïnas n'acceptèrent jamais l'inégalité sociale créée par l'établissement des castes, et, chose remarquable, restèrent et sont encore monothéistes.

« Le mot de djeïna, dit Dubois, savant orientaliste du siècle dernier, est un mot composé désignant une personne qui a renoncé à la manière de vivre, de croire et de penser du

commun des hommes. Un vrai djeïna doit être disposé à une entière abnégation de soi-même, et se mettre au-dessus du mépris et des contradictions auxquels il peut se trouver en butte à cause de sa religion, dont il doit conserver jusqu'à la mort les principes sans altération, dans la ferme persuasion qu'elle seule est la véritable religion sur la terre, la seule religion primitive de tout le genre humain. »

Par la succession des temps, cette religion primitive fut peu à peu corrompue dans la plupart de ses points essentiels; à sa place, les brahmes, conservant les dogmes anciens pour les réunions mystérieuses des *inities*, établirent tout un système de croyances religieuses, basé sur les idées les plus superstitieuses et les plus mensongères. Nous avons fait connaître dans tous ses détails, à nos lecteurs, cette révélation religieuse, mais surtout politique et sociale, dans *les Fils de Dieu*.

Les djeïnas accusent les brahmes d'avoir forgé les quatre védas, Manou, les dix-huit pouranas, la trimourty et les fables monstrueuses qui s'y rapportent, telles que les avatars de Vischnou, le linguam, le culte de la vache et d'autres animaux, le sacrifice de l'ékiam, etc. Les djeïnas, non-seulement rejettent toutes ces conceptions et pratiques subreptices, mais encore ils les regardent avec une horreur particulière.

Ces innovations introduites par les brahmes n'eurent lieu que successivement, mais les djeïnas, dès le début, ne cessèrent de s'opposer de tout leur pouvoir à ces changements; voyant que leurs remontrances ne produisaient que peu d'effet, et que le système religieux des prêtres continuait à être imposé à la multitude, ils se mirent en rupture ouverte avec les brahmes, et, d'après les vieilles légendes djeïnistes, la lutte éclata à l'occasion de l'établissement de l'ékiam, sacrifice dans lequel un chevreau à toison rouge était immolé en l'honneur de la trinité, ce qui était contraire aux croyances unitaires et aux principes les plus sacrés et les plus inviola-

bles des Indous, qui proscrivent toute espèce de meurtre, sous quelque prétexte et pour quelque motif qu'il soit commis.

Dès ce moment les choses en vinrent aux dernières extrémités. Ce fut alors seulement que les défenseurs de la religion primitive dans toute sa pureté prirent le nom de djeïnas et formèrent une société distincte, composée de tous les Indous qui avaient, jusqu'à ce moment, conservé intacte la religion de leurs pères, et qui voulaient s'opposer aux innovations des brahmes.

A la suite de cette scission, les djeïnas ou vrais croyants ne cessèrent de reprocher aux brahmes leur despotisme et leur apostasie, et ce qui n'avait d'abord fourni matière qu'à des disputes scolastiques, finit par faire éclore le germe d'une guerre longue et sanglante.

Les djeïnas soutinrent longtemps la lutte avec succès, mais, à la fin, la majorité des princes xchatrias et la plupart des peuples de l'Indoustan ayant été soumis à la puissance brahmanique, les prêtres réduisirent bientôt leurs adversaires au dernier degré de l'abaissement. Ils renversèrent partout leurs temples, détruisirent les objets de leur culte, les privèrent de toute liberté religieuse et politique, les exclurent des charges et des emplois civils; enfin, ils les persécutèrent de tant de manières qu'ils vinrent à bout d'en faire disparaître presque entièrement les traces dans plusieurs provinces de l'Inde, où ces antagonistes redoutables avaient été jadis florissants.

Quand commencèrent ces persécutions et ces guerres, c'est ce qu'on ne pourrait fixer avec précision, mais il paraît démontré qu'elles eurent une longue durée, et ne se terminèrent que dans les premiers siècles de l'ère moderne.

Dans certaines parties montagneuses de la presqu'île, les djeïnas se maintinrent longtemps, mais sans puissance religieuse ni politique.

Aujourd'hui les brahmes sont les maîtres partout. Les djeïnas, au contraire, sont sans crédit; les christnéens commencent à se rapprocher d'eux, attirés par la similitude de leurs croyances monothéistes.

Les brahmes attachés aux croyances des djeïnas sont peu nombreux, il y a cependant, dans le sud du Maïssour, un village du nom de Malyoor qui en renferme une centaine de familles. Ils y ont un temple assez fameux dont le gourou est un brahme djeïniste.

Dans les autres principaux temples des djeïnas, tels que ceux de Balagola et de Mahdyguerry et autres, les gourous ou pontifes sont tirés de la caste des vayssias ou marchands; c'est pour avoir ainsi usurpé les fonctions sacerdotales, et aussi pour avoir altéré la religion primitive en y glissant quelques-unes des innovations des brahmes, leurs adversaires, qu'ils sont regardés par les vrais djeïnas comme pattihitas (hérétiques).

Cette secte de djeïnas, repoussée par les orthodoxes, se subdivise elle-même en plusieurs écoles qui diffèrent sur la nature de la félicité suprême, et les moyens de l'obtenir. Une d'elles, qui ne comprend, il est vrai, qu'un petit nombre de membres, celle des kachtachenda-souitambry, enseigne qu'il n'y a pas d'autre mokcha, c'est-à-dire d'autre bonheur suprême que celui qui résulte du plaisir des sens et du commerce agréable des femmes.

Le véritable djeïnisme diffère peu de la philosophie du *Védanta*, à laquelle elle a, du reste, donné naissance; elle admet les différents degrés de contemplation de cette dernière, et recommande à peu près les mêmes moyens pour parvenir à la félicité suprême, opérée par la réunion intime à la divinité.

Système religieux du djeïnisme.

Le djeïnisme n'admet qu'un seul Dieu auquel il donne les noms de Djeïnessouara-Paramatma, Para-Para-Vastou, et d'autres encore qui expriment sa nature infinie.

C'est cet Être seul qui reçoit les adorations et les sacrifices des vrais djeïnas, c'est à lui que se rapportent les marques de respect qu'ils donnent souvent à leurs saints personnages désignés sous le nom de salak-pourouchas, parce que ceux-ci, en obtenant possession après leur mort du mokcha (félicité suprême), ont été unis à la divinité.

L'Être suprême est un et indivisible, spirituel, sans parties ou étendues. Ses quatre principaux attributs sont les suivants :

- Ananta-guaman, sagesse infinie ;
- Ananta-darsanam, intuition et connaissance infinies ;
- Ananta-viryiam, pouvoir infini ;
- Ananta-soukam, bonheur infini.

Le Grand Être est entièrement absorbé dans la contemplation de ses perfections infinies et dans la jouissance non interrompue du bonheur qu'il trouve dans son essence même. Il n'a rien de commun avec les choses de ce monde, tout en étant la loi suprême de l'univers.

La vertu, le vice, le bien et le mal qui règnent dans le monde lui sont également indifférents.

La vertu étant juste de sa nature, ceux qui la pratiquent dans ce monde trouveront leur récompense dans une autre vie par une renaissance heureuse ou par leur admission immédiate aux délices du swarga (ciel).

Le vice étant injuste et mauvais de sa nature, ceux qui s'y livrent subiront leur punition dans l'autre monde par une mauvaise renaissance. Les plus coupables iront au naraca (enfer) après leur mort, pour y expier leur crime; dans aucun cas la divinité n'intervient pour distribuer les récompenses ou

les châtements ni ne fait aucune attention aux actions des hommes ici-bas.

La matière est éternelle et indépendante de la divinité; ce qui existe maintenant a toujours existé et existera toujours, en suivant les grandes lois de transformations successives.

Non-seulement la matière est éternelle, mais encore l'ordre et l'harmonie qui règnent dans l'univers, le mouvement fixe et uniforme des astres, la séparation de la lumière d'avec les ténèbres, la succession et le renouvellement des saisons, la production et la reproduction de la vie animale et végétale, la nature et la propriété des éléments, tous les objets visibles, en un mot, sont éternels aussi, et subsisteront à jamais tels qu'ils ont subsisté de tout temps.

Métempsyose.

Le dogme fondamental des djeïnas est la métempsyose, cette croyance que partagea le monde ancien tout entier, et qu'Origène voulut introduire dans le christianisme. Nous lui consacrerons un chapitre spécial.

Les djeïnas sur ce point diffèrent peu d'avec les brahmes.

Ils ne s'accordent pas cependant avec ceux-ci en ce qui concerne les quatre locas ou mondes, qu'ils refusent de reconnaître. Ils rejettent aussi les trois principaux séjours de béatitude: sattia-loca, veikouta et keilassa, c'est-à-dire les paradis de Brahma, de Vischnou et de Siva. Ils admettent trois mondes seulement, qu'ils expriment par le nom générique de djaga-tryia, et qui sont l'ourdoua-loca ou monde supérieur, l'adda-loca ou enfer, appelé aussi patthala, et le maddia-loca ou monde du milieu, c'est-à-dire la terre, le séjour des mortels.

L'ourdoua-loca.

Ce monde, nommé aussi swarga (ciel), est le premier du djaga-tryia. On y compte seize demeures différentes, dans

chacune desquelles la mesure de bonheur est graduée en proportion des mérites des âmes vertueuses qui y sont admises. La première et la plus élevée de ces demeures est le saddou-darma; il n'y a que les âmes éminemment pures qui y aient accès; elles y jouissent d'un bonheur non interrompu pendant trente-trois mille ans. L'achanda-karpa, qui est la dernière et la plus basse de ces demeures, est destinée aux âmes qui n'ont ni plus ni moins de vertus qu'il n'en faut pour entrer dans l'ourdoua-loca; elles y jouissent pendant mille ans de la quantité de bonheur qui leur est départie. Dans les autres demeures intermédiaires, l'étendue et la durée du bonheur sont fixées dans une progression relative.

Des femmes de la plus grande beauté embellissent ces séjours délicieux. Cependant, les bienheureux n'ont avec elles aucune accointance; la vue seule de ces objets enchanteurs suffit pour enivrer leurs sens et les plonger dans une extase continuelle bien supérieure à tous les plaisirs mondains. A cela près, le swarga des djeïnas ne diffère guère de celui des brahmes.

Au sortir de l'ourdoua-loca, après l'expiration du temps assigné, les âmes des bienheureux renaissent sur la terre et y recommencent le travail des transmigrations, car rien dans ce monde, soit dans le temps des transformations terrestres, soit dans le temps du châtement ou des récompenses, n'est condamné à l'immobilité.

L'adda-loca.

L'adda-loca est le second monde du djaga-tryia. Il est aussi appelé naraca et quelquefois patthala.

C'est le monde inférieur, celui qui est destiné à être la demeure des coupables dont les fautes sont si grandes qu'elles ne sauraient être expiées par les renaissances les plus abjectes. L'adda-loca est divisé en sept demeures, dans chacune des-

quelles la rigueur des châtimens est proportionnée à la gravité des crimes.

La moins redoutable est le *retna-pravai*, où les âmes pécheuses sont tourmentées pendant mille ans consécutifs. La violence et la durée des supplices vont toujours croissant dans les autres demeures, au point que dans le *maha-damai-pravai*, qui est la septième, les maux que l'on endure sont au delà de toute expression.

Là sont relégués les scélérats les plus corrompus qui ne verront finir leurs horribles et continuelles souffrances qu'au bout de trente-trois mille ans révolus. Les femmes, que la faiblesse de leur complexion rend incapables de supporter d'aussi rudes épreuves, ne vont jamais, quelque méchantes qu'elles aient été, dans cet épouvantable *maha-damai-pravai* ou grand séjour de souffrance.

Le maddia-loca.

Le *maddia-loca* ou monde du milieu, comme son nom l'indique, est le troisième du *djaga-tryia*. C'est celui que les mortels habitent et où règnent la vertu et le vice.

Ce monde a un *redjou* d'étendue ; un *redjou* est égal à l'espace que le soleil parcourt en six mois. Le *djambou-douipa* qui est la terre sur laquelle nous vivons, n'occupe qu'une faible partie du *maddia-loca* ; il est environné de tous côtés par un vaste océan, et à son centre se trouve un lac immense circulaire, qui a un *lack* de *yodjanas*, ou environ quatre cent mille lieues d'étendue.

Au milieu de ce lac se trouve la fameuse montagne *Maha-Merou*.

Le *djambou-douipa* est divisé en quatre parties égales, situées aux quatre points cardinaux du *Maha-Merou* : l'Inde est la partie appelée *Barata-Kchitra*. Ces quatre parties du *djambou* sont encore séparées l'une de l'autre par six hautes mon-

tagnes qui portent les noms de *Himavata*, *Maha*, *Himavata-Nichada*, *Nila*, *Aroumany*, *Sikary*, et qui s'étendent dans la même direction de l'est à l'ouest en traversant le *djambou* d'une mer à l'autre.

Ces montagnes sont entrecoupées par de vastes vallées où les arbres, les arbrisseaux et les fruits qui croissent spontanément sont d'un bel incarnat. Ces retraites délicieuses sont habitées par des personnes vertueuses. Les enfants de l'un et de l'autre sexe sont propres à la génération quarante-huit heures après leur naissance. Les hommes n'y sont pas sujets à la douleur et aux maladies. Toujours heureux et contents, ils s'y nourrissent des plantes succulentes et des fruits délicieux que la terre y produit sans culture. Après leur mort, ils vont jouir des délices du *swarga*. Ce sont les âmes qui, en revenant sur la terre, ne sont point souillées par le péché et qui par conséquent n'ont pas besoin d'expiation ; à la moindre faute, elles sont chassées de ces vallées mystérieuses, et s'en vont dans les autres parties du *djambou* où habitent le travail, la souffrance et l'expiation par les transmigrations successives.

Du sommet du *Maha-Merou* sort une source qui alimente quatorze grands fleuves dont les deux principaux sont le Gange et le *Sindou* (l'*Indus*). Tous ces fleuves ont un cours régulier, et ne sont soumis à aucune variation. Différents du faux Gange et du faux *Indus* des brahmes, dont les eaux sont sujettes à baisser et à s'élever, le Gange et l'*Indus* des *djeïnas* ne sont jamais guéables, et leurs eaux conservent toujours le même niveau.

Les noms des quatorze fleuves des *djeïnas* sont : le Gange, le *Sindou*, le *Rohita-Toya*, le *Rohita*, le *Hary-Toya*, le *Hary-Kanta*, le *Sitta*, le *Sitohda*, le *Nary*, le *Nary-Kanta*, le *Souarna-Coula*, le *Roupaya-Coula*, le *Rikta*, le *Riktoda*.

La mer qui environne le *djambou-douipa* a deux *lacks* de *yodjanas*, ou huit cent mille lieues de longueur. Au delà de

cet océan, il existe trois autres continents séparés les uns des autres par une mer immense, formés à peu près comme le djambou-douipa, et habités aussi par l'espèce humaine.

A l'extrémité du quatrième continent, appelé Panskara-vratta-douipa, se trouve le Manouch-Otraparvatta, haute montagne qui est la dernière limite du monde habitable. Aucun être vivant n'a jamais dépassé cette montagne dont le pied est baigné par un océan immense parsemé d'une infinité d'îles inaccessibles à l'espèce humaine.

Idées des djeïnas sur la succession et la division du temps.

La durée du temps se divise pour les djeïnas en six périodes qui se succèdent sans interruption de toute éternité. A la fin de chacune, il s'opère une révolution totale dans la nature, et le monde est renouvelé.

La première, appelée pratama-kahla, a duré quatre kotys de kotys ou quarante millions de millions d'années.

La seconde, douityia-kahla, a duré trente millions de millions d'années.

La troisième, tretimia-kahla, vingt millions de millions d'années.

La quatrième, tchatourta-kahla, dix millions de millions d'années.

La cinquième période, enfin, appelée pantchama-kahla (les cinq temps), est un temps d'inconstance et de changement plus marqué que pendant le cours des autres époques. C'est l'âge dans lequel nous vivons maintenant. Elle durera vingt et un millions d'années.

La sixième et dernière des périodes, le sachta-kahla, durera également vingt et un millions d'années; l'élément du feu disparaîtra de la terre, et les hommes n'auront d'autre nourriture que quelques reptiles, des racines et des herbage insipides qui croîtront çà et là en petite quantité.

Il n'y aura alors ni distinction ni subordination entre les castes, aucune propriété publique ou particulière, aucune forme de gouvernement, ni rois, ni lois, les hommes feront retour à la vie sauvage.

Cette période finira par un djala-pralaya, ou fin de toute chose, qui arrivera par une inondation générale de la terre, excepté la seule montagne d'argent appelée Vidyarta. Ce déluge sera produit par une pluie continue pendant quarante-sept jours, et ses résultats seront le bouleversement et la confusion des éléments.

Un petit nombre de personnes qui habiteront près de la montagne d'argent iront se réfugier dans les cavernes que recèlent ses flancs, et seront sauvées de la ruine universelle. Après cette grande catastrophe, ces élus sortiront de la montagne et repeupleront la terre.

Alors les six périodes recommenceront et se succéderont l'une à l'autre comme auparavant.

Livres sacrés du djeïnisme.

Les sciences des djeïnas sont contenues dans quatre védams, vingt-quatre pouranas et soixante-quatre sastras.

Ces pouranas prennent les noms des vingt-quatre titarous ou saints personnages ainsi appelés. Un pourana est assigné à chacun d'eux et renferme son histoire.

Les noms des quatre védams sont : *Pratamany-yoga, Tcharanany-yoga, Karanany-yoga et Dravyiany-yoga.*

Ces quatre livres furent écrits par Adyssouara, le plus ancien et le plus célèbre de tous les personnages reconnus par les djeïnas; il descendit du swarga, prit une forme humaine, et vécut sur la terre un pourva-kotty, ou cent millions d'années. Non-seulement il est l'auteur des védams, mais c'est encore lui qui enseigna aux hommes à vivre en société, donna des statuts, une forme de gouvernement; en un mot, Adys-

souara est pour les djeinas ce que Brahma est pour les brahmes, et l'un de ces êtres a été très-probablement formé sur le modèle de l'autre, ou plutôt les deux personnages sont sous des noms différents la représentation de la même idée religieuse.

Les soixante-trois avatars (incarnations).

Outre Adyssouara, le plus saint et le plus parfait des êtres qui parurent sur la terre sous une forme humaine, les djeinas en reconnaissent encore soixante-trois, qu'ils désignent sous le nom de salaka-pourouchas, et qui sont l'objet de leur culte.

Leur histoire est contenue dans le *Pratamany-yoga*.

Ces vénérables personnages se subdivisent en cinq classes : 1° vingt-quatre titarous ou saints *des saints*; 2° douze tchacravartys ou souverains pieux; 3° neuf vassa-dévatas; 4° neuf bala-vassa-dévas; 5° neuf bala-ramas, anges, archanges et demi-dieux.

Les vingt-quatre titarous sont les plus saints et les plus révéérés; leur condition est la plus sublime à laquelle un mortel puisse parvenir. Ils vécurent tous dans l'état très-parfait de *nirvany* : ils ne furent sujets à aucune infirmité ou maladie, à aucun besoin, à aucune faiblesse, ni même à la mort. Après avoir fait un long séjour sur la terre, ils quittèrent leurs corps volontairement, et allèrent directement au mokcha, où ils se trouvèrent réunis et identifiés à la divinité.

Tous les titarous vinrent du swarga et prirent la forme humaine dans la tribu des pénitents. Durant leur vie, ils donnèrent aux autres hommes des exemples de toutes les vertus, les exhortèrent par leurs préceptes et leurs actions à se conformer aux règles de conduite tracées par Adyssouara, et se livrèrent tout entiers à la pratique de la contemplation et de la pénitence.

Quelques-uns vécurent des centaines de mille ans; cepen-

dant le dernier de tous ne voulut point rester sur la terre plus d'un siècle.

Ils existèrent, les uns les autres, dans la période tchatourtakahla. Quelques-uns furent mariés, mais la plupart gardèrent le célibat, plus conforme à leur situation de sannyassis.

Les douze tchacravartys ou empereurs reconnus par les djeinas furent les contemporains des vingt-quatre *titarous*. Ils vinrent en droite ligne également du swarga, et se partagèrent le gouvernement du djamboudy. Quelques-uns furent *initiés* par le *Dikcha*, et finirent leur vie dans la condition de pénitent nirvany, et après leur mort obtinrent le mokcha, c'est-à-dire la félicité suprême. D'autres retournèrent au swarga d'où ils étaient descendus, mais trois d'entre eux ayant mené une vie tout à fait criminelle sur la terre furent condamnés aux peines du naraca.

Les douze tchacravartys furent souvent en guerre les uns contre les autres, mais ils eurent surtout à lutter contre les neuf vassa-dévas, les neuf pala-vassa-dévas et les neuf bala-ramas.

Le second védam¹, ou Tcharanany-yoga, enseigne les règles civiles de la société, des castes, des conditions.

Le troisième védam, ou Karanany-yoga, fait connaître la nature, l'ordre et la composition du djaga-tryia.

Le quatrième, ou Dravyiany-yoga, renferme les systèmes métaphysiques des djeinas et plusieurs matières de controverses.

La condition de sannyassi-nirvany.

L'état le plus saint et le plus sublime auquel un homme puisse parvenir est celui de sannyassi-nirvany, c'est-à-dire de pénitent nu.

1. Vêda en samscrit, védam en tamoul. Le *Dikcha-Sastram*, ouvrage auquel nous empruntons ces détails, est écrit en tamoul, langue savante du sud de l'Indoustan.